

PRÉSENTATION DU LIVRE :  
*LACAN A L'ECOLE DES FEMMES*

AU CERCLE FREUDIEN LE 16 MAI 2018

- : - : - : - : - : - :

MARIE PESENTI-IRRMANN

Au départ de ce livre, il y a un séminaire que j'ai mené des années durant de lectures des séminaires de Lacan à la recherche des éléments concernant la clinique des enfants et des adolescents au-delà du seul séminaire « La relation d'objet », des notes à Jenny Aubry ou du stade du miroir, réputés être les seules avancées de Lacan sur la psychanalyse d'enfants.

Ce travail s'était orienté, classiquement dirais-je, autour d'un repérage de ce que Lacan pouvait nous enseigner sur la mise en place de la subjectivité, sur les processus de subjectivation à l'œuvre chez l'enfant et je pensais faire la part belle à la question du désir, du phallus et de ses deux opérateurs que sont les fonctions parentales, le nom du père, la métaphore paternelle et ce que Lacan désigne du terme de désir de la mère.

Or au fur et à mesure que j'avais dans mes lectures des différents séminaires c'est une tout autre voie qui m'est apparue, qui en quelque sorte me détournait des chemins que je croyais emprunter et qui avaient trait à quelque chose de plus obscur, de moins facilement théorisable et qui infiltrait en sourdine toute son œuvre sans qu'il ait eu pendant longtemps les moyens d'en donner une élaboration théorique précise, soutenue, à savoir ce qui a trait à la jouissance.

Il m'est apparu que cette question de la jouissance affleurerait de manière sporadique en contrepoint de ces développements sur le désir et qu'elle s'accompagnait toujours de figures féminines, une succession de figures féminines empruntées à la mythologie, au théâtre, à la littérature ou à sa clinique, qui, tout au long de son séminaire, lui permettaient d'approcher, puis de cerner cette question de la jouissance en même temps qu'elles l'obligeaient à prendre en compte les partitions de l'amour qui s'y jouaient.

Avec ces figures féminines c'est un tout autre Lacan qui se donne à lire, un Lacan moins péremptoire, plus charnel qui se montre ému, épris, ravi, qui parle en amoureux parfois. Ces figures féminines l'ont mené sur les rivages de ce continent noir que l'on dit féminin et ne nous enseignent pas tant sur la sexualité féminine mais l'ont introduit à un autre régime de la logique, à ce qui ne peut s'appréhender avec les lois d'une logique toute phallique, avec les lois du signifiant, et qui a trait à quelque chose de l'ordre de l'inconnaissable radical, de l'infigurable, de l'insaisissable et nous fait approcher de ce qui suppose un franchissement, un affranchissement des limites.

Ce livre, un peu à mon insu ou peut-être beaucoup à mon insu, s'est imposé à moi. C'est mystérieux ce qui fait que quelque chose finit par s'écrire mais il me fallait à mon tour d'une certaine manière rendre hommage à ces figures féminines et par-devers elle à Lacan qui avait su être au rendez-vous avec elles, parfois de manière furtive dans son séminaire, parfois de manière plus appuyée. Il avait su suivre la voie qu'elles lui ouvraient.

Aussi ces rencontres qui constituent le cœur de ce livre occupent dans toute son œuvre que quelques pages suffisamment discrètes pour que jusqu'à ce jour on ne s'y soit pas

arrêté alors même que chacune de ces figures s'est imposée, une par une, sur cette voie du réel en jeu dans la psychanalyse. Lacan s'est mis à leur école .

Ce livre est un livre de lecture qui reprend à son compte l'expression de Roland Barthes que j'ai mis au commencement du livre : lire en levant la tête.

Lire en levant la tête suppose à la fois de s'attacher au texte et en même temps de s'en arracher tant l'oeuvre de Lacan nous y oblige de par sa complexité d'abord, sa luxuriance, ses contradictions, ses suspensions qui mettent le lecteur au travail. Car la pensée de Lacan est une pensée en mouvement qui ne craint pas de rebrousser chemin, de se contredire, chacun de ses remaniements visant à surmonter les apories des théorisations précédentes pour cerner au plus près ce qui opère dans cette praxis qu'est la cure analytique.

Lacan ne cesse de renouveler les définitions qu'il donne de l'inconscient, du symptôme, accordant de plus en plus de place à la dimension de la jouissance qui leur est inhérente ce qui l'amène à de nouvelles nominations, à produire de nouvelles écritures.

Les deux questions qui traversent ce livre celle d'une pluralité des jouissances et des variétés de l'amour se croisent sans cesse du fait même de ce qui se joue du côté du féminin.

Concernant la jouissance, si l'on peut dire après coup, au vu de l'ensemble de son oeuvre, que Lacan a constitué ce que lui-même a appelé le champ lacanien, à savoir celui de la jouissance, ce champ s'est élaboré à partir des points de résistance, aux endroits où quelque chose résiste à la théorisation. C'est sans doute pourquoi cette question n'a jamais fait l'objet d'un article, d'un séminaire, mais qu'elle s'est infiltrée tout au long de son enseignement, modifiant profondément certains acquis de la psychanalyse, bouleversant la visée même des cures. Il lui a fallu pour cela faire la part belle au réel, à l'inconsistance de l'Autre, à son incomplétude, à la « motérialité » des signifiants, au réel joui dont ils sont porteurs.

Après coup on peut dire que là où Freud avait fait l'hypothèse de l'inconscient au regard de ce qu'il découvrait dans l'écoute de ses patientes hystériques, Lacan lui a en quelque sorte substitué l'hypothèse de la jouissance. Bien sûr cette hypothèse il l'a trouvée chez Freud lui-même à partir de ce que Freud avait repéré comme réaction thérapeutique négative, de ce qui faisait butée à la cure, comme compulsion de répétition, comme au-delà du principe de plaisir qu'il avait pensé pendant longtemps comme étant le principe qui règle notre rapport au monde.

Lacan d'une certaine manière en bon lecteur de Freud qu'il a été, qu'il s'est revendiqué, n'a eu qu'à se baisser pour cueillir ce que Freud avait pressenti dès le départ, dès l'Entwurf avec das Ding, la chose, et il en a tiré toutes les conséquences au point d'aboutir à une nouvelle définition de l'inconscient.

Mais il lui faudra des années et bien des tâtonnements pour parvenir tout à la fin de son oeuvre dans la toute dernière partie, à redéfinir l'inconscient voire à aller plus loin que l'inconscient, comme il le dit. Dès lors il ne s'agit plus tant de déchiffrer les signifiants comme des fragments d'un discours latent comme le proposait Freud que de faire résonner la lalangue d'un sujet, de prendre en compte la jouissance inhérente à son dire au delà de ses dits. L'inconscient n'est plus tant un savoir qu'un effet d'un réel joui qui affecte le sujet et oriente à son insu son dire.

Cette nouvelle définition se fonde sur deux impossibles que Lacan a pris en compte ; le premier a trait au fait que le langage ne peut pas tout dire, qu'il y a un ombilic comme le montre l'ombilic du rêve qui ne peut se dire, qui ne peut être pris tout entier dans les règles symboliques, dans les rêts du signifiant avec lesquels on parle et qui nous

viennent de l'Autre. Le deuxième élément pris en compte est qu'il y a un impossible à dire concernant le différend des sexes.

Chez l'être humain il y a une seule libido que l'on soit homme ou femme, il n'y a pas dans l'inconscient de représentant du sexe féminin, il n'y a pas de différence des sexes dans l'inconscient, seul le phallus y a sa place comme représentant du sexuel.

Tel sont les points de butée de ce qui fait drame pour le parlêtre. Dès le départ le parlêtre est joui par l'Autre, sa langue comme son corps sont les lieux de jouissances obscures qui l'érotisent, et comme homme ou comme femme il faut à chacun s'orienter sur une énigme que Freud avait nommée le continent noir de la féminité.

Car le féminin dans l'inconscient est forclos et Lacan n'a pas fui ce trou dans la structure et n'a cessé au contraire de tenter d'approcher des rivages de ce continent. Il lui a fallu approcher de ce trou, de cette faille dans la structure.

Dans ce livre je me suis arrêtée plus particulièrement sur trois séminaires où Lacan se confronte à la question de la jouissance en lien avec le féminin.

Dans le premier auquel je me réfère, « Les formations de l'inconscient », qui est un séminaire tout entier consacré au désir, à l'élaboration du graphe du désir, avec l'importance décisive qu'il donne à ce moment-là à la métaphore paternelle, il apparaît cependant deux choses qui ont retenu mon attention. La première est ce que Lacan définit comme le désir de la mère, défini non pas comme le désir pour un objet que serait l'enfant comme on coutume encore aujourd'hui de le dire, mais comme un désir de désir, un désir qui se laisse désirer ce qui n'est pas du tout la même chose. Et d'autre part c'est sans doute la première fois où Lacan souligne avec force le rapport de forclusion qu'entretient la femme avec sa jouissance qui anticipe tout ce qu'il développera plus tard.

Dans ce séminaire, Lacan souligne la coalescence du désir avec la jouissance, « le sujet jouit de désirer » et loin que le désir se règle sur la satisfaction, au contraire il souligne que le sujet souffre d'être désirant, car à ce que à ce quoi confine le désir, comme il le dit « c'est à la douleur d'exister ».

Cela l'amène à reconsidérer ce qui se joue pour l'homme et pour la femme dans leur rapport à la satisfaction et au désir. Pour ce qui est de la jouissance de la femme, Lacan souligne combien elle est partagée, divisée par le féminin même, car si elle peut trouver sa satisfaction de manière phallique dans le pénis de l'homme ou dans l'enfant qui peut en être un substitut, il n'en reste pas moins que dans son rapport au féminin, la femme ne trouve rien pour la guider. Il y a la quelque chose de structurellement forclos, que les semblants phalliques, la mascarade féminine ne sauraient complètement recouvrir. Au moment où Lacan souligne la part de jouissance incluse dans le désir, il amorce une réflexion sur ce qui fait trou dans le symbolique, ce qui ne peut être signifiantisé comme il le dit et qui a trait notamment au forclos du féminin.

Dans le séminaire de « L'angoisse », tout entier centré sur la question du réel et tout particulièrement sur le réel du vivant, Lacan va reconsidérer les positions masculines et féminines dans leur rapport à la jouissance et au désir.

Du côté de l'homme, tributaire dans son rapport à la jouissance de la détumescence de l'organe, avec cette possibilité de ne pas pouvoir, l'homme se trouve limité par son rapport au phallus. En reprenant le mythe d'Adam et Ève, Lacan suggère qu'il y a chez l'homme quelque chose qui lui fait défaut et qu'il cherche chez l'autre, chez la femme cet objet qui lui manque. Alors que du côté de la femme, il ne lui manque rien et ce qui est déterminant pour elle c'est le désir de l'autre, c'est comme il le dit « de se tenter en

tendant l'autre ». C'est en cela que Lacan peut dire que l'homme s'est fait potier d'un vase féminin qui contient l'objet de son désir là où la femme se fait tisserande de sa jouissance à partir du désir de l'autre.

On voit apparaître ici la distinction de ce qu'il énoncera plus tard en définissant les hommes comme « les tenants du désir » et les femmes comme « les appelantes du sexe ».

Car si pour la femme, la castration est secondaire, n'est un problème pour elle que secondairement parce que cela peut l'être pour l'homme, ce qui est plus problématique pour elle c'est ce qui a trait à l'illimité de la jouissance. On voit Lacan ici opposer le limité par le phallus de la position masculine et l'illimité de la jouissance côté féminin.

Cet illimité de la jouissance qui est de nature encombrante, Lacan la trouve évoquée par l'une de ses patientes dont il nous rapporte longuement et précisément les propos qui disent combien elle était sujette à des éprouvés de jouissance hors tout contexte sexuel.

Mais cette patiente lui apprend aussi autre chose c'est combien elle témoigne de la nécessité pour elle de l'amour, de cette exigence de l'amour que Freud déjà avait repéré comme typiquement féminine sous cette forme passive d'être aimée. Cette nécessité de l'amour est résumée par Lacan dans cette formule devenue depuis canonique « seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir ». Cet aphorisme avec son petit air de prêches comme il le dit et que l'on reprend à l'envi n'est pas simple à comprendre et peut être lu au moins de deux manières.

Soit on considère que la femme, tributaire de ce rapport à la jouissance peut emprunter la voie de l'amour pour se ranger sur la voie du désir, comme une voie de restriction de la jouissance.

Soit au contraire on considère que l'amour, qui justement est défini cette année-là comme sublimation du désir, serait une des voies pour approcher l'infini de la jouissance en jeu pour elle. Cela suppose de faire de l'amour autre chose qu'un amour possessif, narcissique, égoïste en quelque sorte, un amour sur le versant du réel et non plus seulement sur son versant imaginaire ou symbolique comme on a coutume de le faire.

Mais cette formule nous amène encore autre chose qui est pour moi essentiel et un des thèmes, de ce livre à savoir la fonction de métaxu de l'amour, sa fonction d'intermédiaire entre la jouissance et le désir.

Le troisième séminaire auquel je me suis référée dans ce parcours sur la jouissance et tout particulièrement sur la jouissance féminine, est celui intitulé « D'un Autre à l'autre » qui est là encore un des moments de bascule dans l'enseignement de Lacan dans lequel notamment il déploie tout un éventail de jouissances et produit une nouvelle définition de l'objet petit a, entendu ici comme objet plus de jouir.

Je ne reprendrai pas tout cet éventail mais m'arrêterai juste sur un des points qu'il retient à savoir la dimension de l'absolu que recèle la jouissance pour la femme.

La jouissance dit-il est un absolu qui joue la fonction d'être hors des limites du jeu, un au-delà des limites sur lequel se règle le jeu du désir. Ce que lui ont enseigné les femmes, ou plus précisément les hystériques c'est qu'elles visent « l'infini de la jouissance comme absolu » mais comme ce point à l'infini ne peut être atteint, elles font de leur insatisfaction l'orientation de leur désir. L'hystérique tend à insatisfaire la jouissance.

Sur cette voie de l'absolu, Lacan va s'intéresser aux mystiques qui l'accompagnent tout au long de ces séminaires, comme ces figures féminines qui ne renoncent pas à cet absolu, à cet infini et font de cet illimité la visée, la voie de leur désir.

L'autre point important que j'ai retenu de ce séminaire « D'un Autre à l'autre », pour moi décisif, c'est le ternaire inédit que Lacan écrit au tableau lors de la séance du 12 mars

1969, ternaire écrit de la manière suivante : la femme ? (Comme X, comme inconnu), l'Autre ? (Comme le lieu de la parole avec quoi on fait l'amour) et la Chose ? (Comme vacuole de la jouissance). Femme, amour, jouissance, trois termes qui viennent en contrepoint du ternaire classique désir, phallus nom du père auquel il nous avait habitué. Ternaire qui ouvre autrement le champ de la psychanalyse, l'Amour toujours en position de metaxu, la Chose au fondement de l'être du sujet et la femme comme inconnue au principe même de ce ternaire.

Avec cette place décisive qu'il donne à la Chose, il accentue encore un peu plus ce qu'il avait déjà reconnu dans l'éthique : la Chose comme cette part d'inconnu, d'irreprésentable, d'infigurable, en tant que son essence est le vide, qui ne peut être pris en compte ni par l'imaginaire ni par le symbolique, hors signifiant et hors signifié.

Aussi ce lieu de la Chose se présente-t-il comme un lieu hors d'atteinte, qui ne peut s'approcher que par transgression, que par franchissement.

C'est à cet endroit que Lacan s'intéresse à ces figures féminines qui se risquent à franchir les barrières et à s'approcher sans souci de leur bien, de leur plaisir, de l'horreur que comporte la jouissance, dans cette zone limitrophe du plaisir-déplaisir.

Dans ce ternaire la femme, là encore comme X, X sexuée, est ce qui échappe radicalement à toute prise en compte par le symbolique, ce qui excède toute signifiance possible.

Lacan reviendra à plusieurs reprises sur deux figures féminines qui sont en quelque sorte les emblèmes de cette énigme du féminin à savoir la dame de l'amour courtois et les mystiques. Lacan a été très intrigué par cette expérience qu'a été l'amour courtois, enthousiasmé par cette révolution sexuelle de la fin amor dans le monde occidental dans lequel l'objet aimé est élevé à la dignité de la Chose. Œuvre poétique, œuvre de sublimation qui vient parer au non-rapport sexuel. Lacan nous donne de la dame de l'amour courtois une analyse structurale en repérant les invariants qui la caractérisent. Lointaine, hors d'atteinte, individualisée, vidée de toute substance réelle, cruelle et inhumaine, elle est pour lui cet objet affolant qui se définit de son inaccessibilité même. Autant d'invariants qui d'une certaine manière caractérisent tout autant la femme en tant qu'elle sera définie par lui comme la femme avec le la barré, en tant qu'elle n'existe pas.

La deuxième figure féminine est celle des mystiques auxquelles Lacan reconnaît une dimension poétique au sens où la « poésie est une création d'un sujet assumant un nouvel ordre de relation symbolique au monde, qui nous introduit à un monde autre que le nôtre, qu'il nous fait cependant devenir nôtre ».

Cet élan, cet enthousiasme qu'il éprouve pour les mystiques ne se démentira jamais et lui permettra d'approcher de cette jouissance Autre, autre que phallique, une jouissance qui n'est au service ni du plaisir, ni du bien, qui a trait à la sortie des limites du moi.

D'abord liées à la Chose au temps de L'éthique, les mystiques seront le paradigme de la jouissance Autre, de l'éthéros et de son illimité avec les expériences d'extase et de ravissement qui les caractérisent. Mais elles ont aussi à faire à ce qu'il appelle la face Dieu de la jouissance, entendue comme celle d'un dieu absent, d'un dieu vide, d'un Dieu silence. Confronté à l'infini silence de Dieu, la mystique se désencombre de Dieu, d'elle-même et de ses proches. Elle consent à prendre le large dans un détachement le plus absolu.

Les figures qui jalonnent son œuvre, sur lesquelles je me suis arrêtée dans ce livre, seront autant de variations autour de cette question de l'hétéros et chacune enseignera

à Lacan une manière d'y faire avec ce trou dans la structure avec cet hétéros qu'elle vise. Antigone, Sygne de Coûfontaine, Sichel ou Lumir lui serviront de guide.

L'autre volet de ce livre concerne les varités de l'amour auxquelles cette question de la jouissance Autre lui permet d'accéder. Figures sublimes de la fine amor ou figures du ravage, Ophélie, Lol V Stein, et bien sûr la première d'entre elles Aimée portent tour à tour le flambeau de passions obscures.

Je ne retiendrai pour cette introduction que la figure de Diotime. Dans le Banquet de Platon, qui nous offre une déclinaison des varités de l'amour, discutées par chacun des convives de ce symposium, Lacan s'attarde sur le discours de Diotime et sur l'étonnement qu'il y a à trouver dans un dialogue de Platon une telle place faite à une femme.

Comme il le souligne, Socrate au moment où il doit prendre la parole et à son tour faire l'éloge de l'amour, lui si savant, lui qui toujours a réponse à tout, s'efface et laisse parler Diotime, pourquoi pas comme le dit Lacan laisse parler la femme qui est en lui.

Socrate sait que l'amour ne saurait se saisir dans les seules lois socratiques du langage, les lois de la dialectique, les lois du signifiant. Or Diotime la magicienne, la sorcière, sait s'émanciper de la loi du signifiant. Là est la leçon que Lacan apprend de Diotime. Diotime qui disserte sur l'amour du beau, (car chez les Grecs Amour et Beau sont associés) Diotime introduit une logique qui anticipe celle du Pas -tout lacanien en disant que ce qui n'est pas beau ne saurait être laid. Elle introduit quelque chose qui est entre savoir et ignorance, entre épistémè et hamathia, quelque chose qui est vrai sans que pour autant on puisse avec les lois du langage en donner la formule.

De même qu'on ne peut pas dire que ce qui n'est pas beau soit nécessairement laid, de même on ne peut pas dire que ce qui n'est pas savoir est pour autant ignorance. Diotime rompt avec la méthode du oui ou non, de la présence ou absence propre à la loi du signifiant. Pour elle il y a un intermédiaire entre savoir et ignorance, une opinion vraie sans que l'on puisse en rendre compte, sans qu'on puisse en donner la justification, la formule. Donner la formule sans l'avoir. Avec cette expression Diotime offre à Lacan qui s'en empare la maxime oxymorique de l'amour, donner ce qu'on n'a pas.

En s'émancipant de la loi du signifiant, Diotime offre à Lacan l'oxymore comme voie poétique pour atteindre au réel. Car l'amour a trait au réel, c'est quelque chose qui nous tombe dessus, on n'est pas sujet de l'amour on en est sa victime dit Lacan. Avec l'amour on a affaire à un trou dans le savoir et cela Socrate le sait, il sait qu'il ne peut rien attraper de l'amour par les lois socratiques du langage.

Parler d'amour suppose de rester dans cette zone de la metaxu, de l'intermédiaire entre savoir et ignorance. Pour Diotime l'amour est un intermédiaire, ni dieu ni homme, il est un daimon, un démon, né de Poros et de Peñia dans le mythe de la naissance d'Eros que Diotime construit de toutes pièces.

Pénia retient l'attention de Lacan : c'est la femme pauvre, dépourvue de tout à l'image de la femme pauvre du roman de Léon Bloy. C'est là encore une des emblèmes de la femme, dépourvue de tout, elle donne ce qu'elle n'a pas. Vous aurez reconnu la formule de l'amour donnée par Lacan dans un premier temps l'amour c'est donner ce qu'on n'a pas. Telle est la leçon de Diotime que retiendra Lacan qui n'aura de cesse de dégager l'amour d'une quelconque objectalité et visera plutôt ce qu'Allouch retient pour définir ce qu'il appelle l'amour Lacan, à savoir l'amour que l'on obtient en ne l'obtenant pas. Formule oxymorique au plus près de l'amour qui se déploie dans la cure analytique.